



HAL
open science

La politique antiraciste du Parti communiste des États-Unis dans les années 1930

Selim Nadi, Loren Balhorn

► **To cite this version:**

Selim Nadi, Loren Balhorn. La politique antiraciste du Parti communiste des États-Unis dans les années 1930. Période, 2014. hal-03568414

HAL Id: hal-03568414

<https://sciencespo.hal.science/hal-03568414>

Submitted on 12 Feb 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

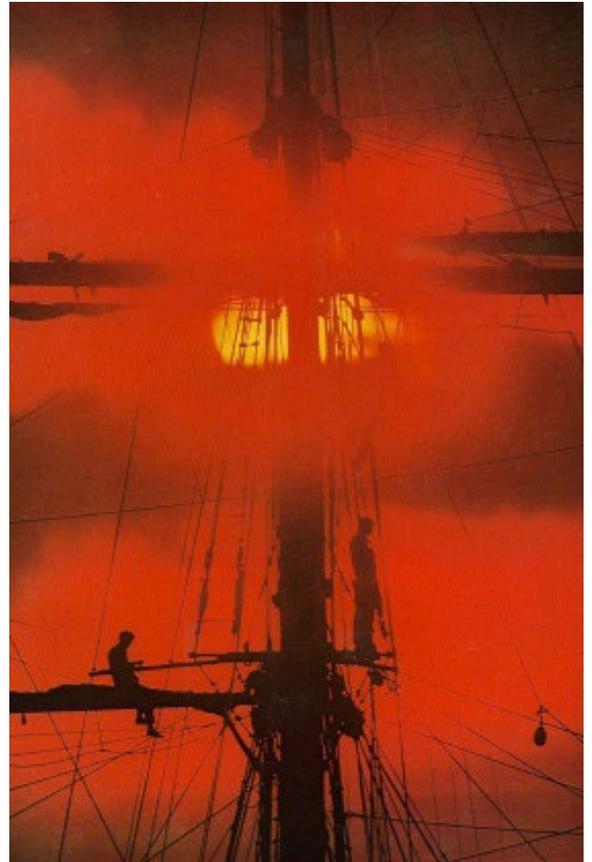
L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La politique antiraciste du Parti communiste des États-Unis dans les années 1930

Loren
Balhorn

2 octobre
2014

On reproche souvent au marxisme d'être dans l'incapacité d'expliquer ou de combattre de manière convaincante les divers types de dominations (racisme, sexisme, homophobie, etc.). On entend ainsi souvent (par exemple dans certains séminaires universitaires, où l'on a déjà fait plusieurs fois ce reproche à l'auteur de cet article) que le marxisme se focalise sur la « contradiction principale » entre les classes et qu'il considère les autres dominations comme des « contradictions secondaires », qui ne se résoudront qu'après la révolution. Premièrement, il importe de garder en tête que chez Marx et Engels (tout comme chez Lénine, Luxembourg ou Trotski), les termes « contradiction principale » et « contradictions secondaires » n'apparaissent jamais. Cette image schématique fut importée bien plus tard dans la théorie marxiste, sans doute par Mao¹, puis reprise et diffusée en Occident par des groupes d'inspiration maoïste. Au cours des débats politiques des années 1970 et 1980, le cliché d'une contradiction principale s'articulant avec d'autres contradictions dites secondaires fut de plus en plus associé au marxisme. Cependant, en un certain sens, on peut affirmer que ce reproche est totalement injustifié, dans la mesure où il confond le caractère d'*un certain* marxisme (qui a quasiment disparu) avec le marxisme *dans son ensemble*. Mais ce reproche a la vie dure, justement parce que certaines personnes se revendiquant du « marxisme » ne sont pas prêtes à combattre toutes les formes de la domination. Pourtant, on trouve dans l'histoire de notre mouvement une tradition féconde de penseurs et de penseuses tout comme de militant-e-s, qui opposèrent une riposte conséquente à la domination dans ses multiples manifestations et qui orientèrent dans cette perspective leur marxisme.



Des débats sur le rapport entre l'exploitation et la domination, sur la position des révolutionnaires censée en dériver, furent en effet menés à l'échelle mondiale au moment de la fondation de l'Internationale communiste. Même si leurs actions remontent à presque un siècle et ne sont, bien entendu, sur de nombreux points, plus d'actualité, ces débats ont contribué à poser les bases de ce qui constitue aujourd'hui une grande partie la théorie marxiste. Ainsi, au début du XXe siècle, il n'existait évidemment pas de consensus, chez les marxistes, sur la manière dont le mouvement devait se comporter théoriquement et politiquement face au racisme. Même si les racistes n'ont toujours été qu'une petite minorité au sein du mouvement révolutionnaire (*socialist*), existait dans les faits une tendance à penser que le racisme prendrait fin avec la révolution, et il n'existait que très peu de théories autonomes ainsi qu'aucun combat pratique spécifiquement orienté contre le racisme. C'est seulement à partir de l'époque ouverte par la Révolution russe et ses suites, que la question de l'exploitation extra-économique fut plus sérieusement théorisée et que de nouvelles perspectives s'ouvrirent. Lénine y joua bien évidemment un rôle important.

Aucun pays ne fut autant concerné par ces débats que les États-Unis. À cause de l'importance de sa population noire, de l'héritage de l'esclavage et de l'intensité du racisme qui en découle, les communistes furent beaucoup plus confrontés à cette question que dans les pays d'Europe occidentale. Les Noirs y étaient victimes d'une intense répression, d'une domination raciale importante et d'une sur-exploitation économique, alors que de nombreux ouvriers blancs avaient intériorisé l'idéologie raciste de la classe dominante. L'évolution du mouvement

communiste états-unien, passant d'un seul membre noir à ses origines jusqu'à 7 000 en 1938, nous offre encore aujourd'hui de précieux enseignements. Bien évidemment, aucune expérience historique ne peut être transposée telle quelle, surtout lorsqu'il y a un aussi grand fossé spatial et temporel entre cette époque et aujourd'hui. Cependant, développer une conscience politique sur ces questions est nécessaire afin de ne pas répéter les erreurs du passé, de la même manière qu'il faut garder les enseignements les plus utiles de cette époque afin d'éclairer les débats actuels avec une perspective historique.

Marx sur le racisme

Ni Marx, ni Engels n'analysèrent le racisme qui sévissait à leur époque de manière systématique. Sans doute ne comprenaient-ils alors pas le caractère central qu'allait occuper cette question pour la classe ouvrière et pour la gauche de manière générale, puisqu'ils vivaient tous les deux en Europe, avant la période d'immigration massive². Cependant, on peut clairement percevoir dans leurs écrits qu'ils s'opposaient au racisme sous toutes ses formes. Marx et Engels voyaient ainsi dans la classe ouvrière le sujet du changement social à l'échelle universelle, et ils comprirent mieux que quiconque à leur époque l'unité pratique et politique de celle-ci. Par conséquent, toutes les formes de division chez les ouvriers étaient considérées comme un potentiel danger pour la révolution qui pouvaient être mis à profit par ses ennemis. Marx écrivait ainsi dans les statuts provisoires de la le Internationale :

Que, par conséquent, l'émancipation économique de la classe ouvrière est le grand but auquel tout mouvement politique doit être subordonné comme moyen;

Que tous les efforts tendant à ce but ont jusqu'ici échoué, faute de solidarité entre les travailleurs des différentes professions dans le même pays et d'une union fraternelle entre les classes ouvrières des divers pays;

Que l'émancipation du travail, n'étant un problème ni local ni national, mais social, embrasse tous les pays dans lesquels existe la société moderne et nécessite, pour sa solution, le concours théorique et pratique des pays les plus avancés³.

Dans au moins deux cas très concrets, Marx s'inquiéta de la division raciale de la classe ouvrière, qu'il considérait comme une paralysie qui handicaperait le combat pour la justice sociale. Marx montra ainsi que le racisme servait à dresser différents groupes d'ouvriers les uns contre les autres – conflit dont ne profiterait que la classe dominante. Il écrivit ainsi à Abraham Lincoln durant la Guerre de Sécession :

Tant que les travailleurs, le véritable pouvoir politique du Nord, permirent à l'esclavage de souiller leur propre République; tant qu'ils se glorifièrent de jouir — par rapport aux Noirs qui, avaient un maître et étaient vendus sans leur demander leur avis — du privilège d'être libres de se vendre eux-mêmes et de choisir leur patron, ils furent incapables de combattre pour la véritable émancipation du travail ou d'appuyer la lutte émancipatrice de leurs frères européens⁴.

Dans cette même lettre, Marx proclamait que la victoire du Nord dans la Guerre de Sécession ouvrirait une nouvelle époque pour la classe ouvrière internationale. Même si Lincoln n'était pas un *socialist*, Marx reconnu à quel point il était important pour la société états-unienne d'en finir avec le racisme institutionnel et l'esclavage dans les États du Sud.

Dans les rares écrits où Marx s'intéressa au racisme, il développa trois éléments centraux : premièrement, le capitalisme engendre une concurrence *entre* les travailleurs ; deuxièmement, la classe dominante instrumentalise consciemment le racisme afin d'empêcher l'unité des travailleurs et donc de contrôler ceux-ci ; et troisièmement, la domination d'une partie des travailleurs entraîne des conséquences désastreuses pour l'ensemble des travailleurs puisque cela engendre un affaiblissement dans la lutte des classes. Tout ceci ne suffirait pas aujourd'hui à créer

une théorie du racisme — mais il s'agit tout de même d'une base fondamentale pour celle-ci.

Que faire du colonialisme?

La question du colonialisme ne fut pas théorisée clairement par Marx et Engels. Sur cette question Marx partageait (du moins dans ses écrits de jeunesse) l'illusion de nombre de ses contemporains, selon lesquels le colonialisme entraînerait certains progrès sociaux⁵. Même s'ils condamnaient le colonialisme d'un point de vue moral, il manque dans les principaux travaux de Marx et Engels une analyse systématique de ce phénomène. Cette question apparemment irrésolue chez Marx implique bien évidemment que celle-ci sera débattue chez ses successeurs. Autant dans le SPD que dans le Parti socialiste d'Amérique (SP) apparurent ainsi des ailes réformistes autour d'Eduard Bernstein en Allemagne et de Victor Berger aux États-Unis, qui dans leur ambition de devenir des alliés du gouvernement bourgeois, étaient aussi prêtes à tolérer le racisme et le colonialisme. Bernstein envisage ainsi dans son ouvrage *Les Présupposés du socialisme* la possibilité de créer des colonies socialistes, il y traite également du droit des « civilisations supérieures » d'occuper la terre des « sauvages »⁶. Tout cela recoupe l'idée du réformiste allemand, selon laquelle un travail patient avec les gouvernements bourgeois profiterait à la social-démocratie. Dans cette perspective, le mouvement ouvrier organisé devra, à un moment ou un autre, gérer de manière « socialiste » l'État allemand et ses colonies. Berger, le dirigeant le plus connu du SP avec Eugene V. Debs⁷, prolongea cette idée et parla ouvertement, comme tout bon raciste avéré, ouvertement de la « supériorité de la race blanche ». Berger, qui était une personnalité appréciée, descendant d'immigrés allemands du Wisconsin, réduisait le mouvement ouvrier au prolétariat blanc et européen. Il plaida ainsi en 1910, lors du congrès du SP, pour une interdiction de l'immigration non-européenne, pour la raison qu'« avec les nègres nous avons déjà assez de problèmes⁸ ».

La raison de l'existence de telles tendances au sein du mouvement socialiste ne relevait pas pour autant d'un racisme *inhérent* au marxisme, mais d'une analyse insuffisante et insatisfaisante de la domination sous le capitalisme, liée à une droitisation au sein du mouvement ouvrier. Lorsque les leaders sociaux-démocrates se rapprochèrent de plus en plus d'une politique purement parlementaire, ils se virent contraints de s'adapter à une certaine réalité des rapports socio-politiques. Ceci signifia bien souvent qu'il fallut accepter comme un fait établi le niveau de conscience de la classe ouvrière, au lieu de partir d'une conscience politique dynamique pouvant évoluer avec les luttes ouvrières et sociales. Selon Berger, cela signifiait qu'il fallait considérer le racisme virulent des syndicats et de nombreux travailleurs blancs aux États-Unis comme un fait établi. Étant donné sa croyance dans la supériorité des Européens, il s'appuya sur le syndicat le plus conservateur et le plus raciste, l'*American Federation of Labor* (AFL), afin de forger une alliance puissante entre la direction du SP et la bureaucratie de l'AFL. L'AFL considérait à cette époque que les Noirs ne pouvaient pas être organisés politiquement et les diabolisa en tant que briseurs de grève — une position extraordinairement compatible avec le racisme de Berger.

L'expression idéologique de cette évolution correspond à un positionnement politique que l'on décrit souvent sous le terme d'« économisme ». La dérive « économiste » implique que l'on considère la contradiction entre le capital et le travail comme l'axe central de la société, sous lequel sont subsumées toutes les autres dominations et injustices. On retrouve par ailleurs cette idée dans divers courants du mouvement ouvrier. Bien évidemment, elle était plus explicite dans l'aile droite du mouvement. Mais on trouvait également la tendance à réduire les Noirs à leur seul statut de travailleurs chez des *socialists* de gauche comme Eugene V. Debs⁹, qui se positionna pourtant clairement contre le racisme. Comme nous le verrons par la suite, cette « occultation de la race » (*Farbenblindheit*) se retrouve également dans la position officielle du Parti communiste américain (CP) à sa création. Lorsque l'on était antiraciste, ce n'était que pour protéger la classe ouvrière de la division, mais le combat antiraciste n'était pas considéré comme un combat important *en soi*. Ces agissements ont constitué, surtout dans un pays comme les États-Unis, où le racisme jouait un rôle politique aussi central, une grave erreur politique, qui ne sera corrigée que par l'intervention des bolchéviques russes.

Lénine et la libération nationale

La théorie marxiste du racisme fut réactualisée 30 ans après la mort de Marx dans les textes de Lénine sur l'auto-détermination nationale et sur l'impérialisme. Lénine, théoricien et membre majeur (mais loin d'en être le seul dirigeant) des bolchéviques russes, fut saisi par la rapidité avec laquelle s'était effondrée l'Internationale socialiste sous la pression de la guerre. Il se consacra donc dans les premières années de la Grande Guerre à la question

de la révolution. Comment penser stratégiquement un processus révolutionnaire ? À quoi devrait ressembler — après l'échec total de la social-démocratie — une vraie stratégie révolutionnaire ? Il développa ainsi de nouvelles approches quant à la lutte, sur le terrain théorique comme pratique, contre les diverses formes de la domination sous le capitalisme.

La Russie se distinguait alors des pays d'Europe occidentale par plusieurs aspects, mais il semble qu'un point, en particulier, soit primordial quant à la question du racisme. En effet, alors que les puissances d'Europe occidentale conquièrent des colonies en dehors d'Europe, les Tsars russes avaient occupé et annexé une grande partie de l'Asie centrale et de la Sibérie depuis plusieurs siècles. Des pays comme l'Allemagne et l'Angleterre étaient à l'époque relativement homogènes sur le plan ethnique — même s'il y avait bien évidemment quelques minorités — et leurs colonies se trouvaient à des milliers de kilomètres, sur d'autres continents. Il n'en était pas de même en Russie, pays que Lénine nommait assez justement la « prison des peuples¹⁰ ». La Russie était entourée de pays occupés et de populations non-russes qui vivaient sous sa domination depuis des siècles. Ceux-ci réclamaient leur indépendance vis-à-vis de l'État et du Capital russe — et Lénine reconnaissait la charge explosive que portait en elle cette revendication.

Dans deux petits textes, il analysa la dynamique des rapports entre nations dominées et nations dominantes sous l'impérialisme, ainsi que son lien avec la lutte des classes. Il rompit de la sorte avec « l'économisme » et développa l'idée selon laquelle la lutte pour l'indépendance nationale, parce qu'elle était également souvent une lutte contre les grandes puissances capitalistes, était également une lutte importante pour les socialistes. Il plaida ainsi pour le soutien aux droits à l'indépendance nationale pour toutes les nations dominées en tant que condition préalable à une unité réellement démocratique entre les peuples, ceci afin de combattre la monarchie russe. Pour le mouvement ouvrier d'Europe occidentale, cela signifiait qu'il fallait inconditionnellement soutenir les luttes d'indépendances dans les colonies, même si celles-ci ne sont pas toujours portées par la classe ouvrière. Lénine s'opposa ainsi à l'aile droite de la social-démocratie, autour de Bernstein, qui revendiquait ouvertement une « politique coloniale socialiste » ; mais également contre certaines personnalités connues de la gauche social-démocrate, comme Rosa Luxemburg par exemple, qui considéraient la lutte de libération nationale comme vieillie et sans importance — en substance, ces derniers développaient l'idée que la libération nationale serait irréalisable sous le capitalisme et que, sous le socialisme, celle-ci serait réactionnaire. Ils considéraient l'époque de l'émancipation nationale comme passée et pensaient que la révolution mondiale du prolétariat réglerait ce type de contradictions. Ainsi, lutter pour la libération nationale avant la révolution ne ferait que détourner les dominés de leur but originel.

En opposition avec ces conceptions, Lénine défendit l'idée que les luttes de libération anti-coloniales, comme toutes les luttes qui déstabilisaient le capitalisme sans le menacer directement de disparition, possédaient un ennemi commun et devaient par conséquent être appréhendées comme *faisant partie du processus de la révolution mondiale*. Il y avait certes un risque de renforcer certaines revendications de la classe dominante, les travailleurs des pays dominés réclamant l'indépendance nationale parallèlement à leur propre bourgeoisie. Mais ceci pouvait aussi enclencher un processus de lutte clairement enraciné dans la classe ouvrière et susceptible d'en provoquer un dépassement révolutionnaire. De plus, afin de bâtir une force internationale puissante, le principe de la solidarité internationaliste devait être rappelé, ceci afin d'éviter à une fraction du prolétariat de se voir enrôler dans une politique d'Union sacrée. Lénine en tira donc la conclusion que les socialistes de son époque devaient soutenir le droit à l'autodétermination des peuples afin de saisir les contradictions de ces pays, et à terme défier les forces politiques non-révolutionnaires. Lénine voyait en chaque contradiction du mode de production capitaliste un jalon à partir duquel le mouvement ouvrier pouvait en envisager stratégiquement le renversement :

(...) ce n'est pas seulement le droit des nations à disposer d'elles-mêmes, mais toutes les revendications fondamentales de la démocratie politique qui, à l'époque de l'impérialisme, ne sont « réalisables » qu'incomplètement, sous un aspect tronqué et à titre tout à fait exceptionnel (par exemple, la séparation de la Norvège d'avec la Suède, en 1905). La revendication de l'affranchissement immédiat des colonies, formulée par tous les social-démocrates révolutionnaires, est elle aussi « irréalisable » en régime capitaliste sans toute une série de révolutions. Cependant, cela n'entraîne nullement la renonciation de la social-démocratie à la lutte

immédiate et la plus résolue pour toutes ces revendications – cette renonciation ferait tout simplement le jeu de la bourgeoisie et de la réaction – tout au contraire, il en découle la nécessité de formuler toutes ces revendications et de les faire aboutir non pas en réformistes, mais en révolutionnaires ; non pas en restant dans le cadre de la légalité bourgeoise, mais en le brisant ; non pas en se contentant d'interventions parlementaires et de protestations verbales, mais en entraînant les masses à l'action, en élargissant et en attisant la lutte autour de chaque revendication démocratique, fondamentale jusqu'à l'assaut direct du prolétariat contre la bourgeoisie, c'est-à-dire jusqu'à la révolution socialiste qui exproprie la bourgeoisie. La révolution socialiste peut éclater non seulement à la suite d'une grande grève ou d'une manifestation de rue, ou d'une émeute de la faim, ou d'une mutinerie des troupes, ou d'une révolte coloniale, mais aussi à la suite d'une quelconque crise politique du genre de l'affaire Dreyfus ou de l'incident de Saverne ou à la faveur d'un référendum à propos de la séparation d'une nation opprimée, etc¹¹.

L'objectif de Lénine était de créer un parti révolutionnaire de masse qui ne concernerait pas seulement les hommes prolétaires blancs, mais qui pourrait inspirer, organiser et diriger politiquement *tous les dominés d'un pays donné*. En tant que marxiste, la centralité de la classe lui était cependant claire. Le reproche selon lequel Lénine considérait les luttes contre le racisme, et d'autres types de domination, de manière « opportuniste » ou « tactique », n'est certes peut-être pas totalement dénué de fondements. Mais il est important d'avoir en tête que les écrits et la vie de Lénine nous montrent qu'il fut entièrement préoccupé par le combat pour l'émancipation de tous les dominés. Par ailleurs, ses réflexions engendrèrent de nombreux débats au sein du mouvement communiste, dans lesquels l'accent fut mis sur l'importance d'appréhender sérieusement la domination et de ne pas la réduire systématiquement à sa dimension économique. Il s'agissait par conséquent de ne pas renvoyer à une révolution socialiste abstraite, mais de s'intéresser concrètement, ici et maintenant, à cette question. C'est uniquement de cette manière que l'unité de classe — préalable nécessaire à un mouvement socialiste réel — pourra être envisagée et réalisée.

Les idées de Lénine auront une influence importante sur les communistes des États-Unis, dans un pays encore très marqué par le phénomène de l'esclavage et où un racisme bien plus profond et plus intense que dans la plupart des autres pays industrialisés était hégémonique. Malgré le fait que le CP¹² avait alors une position similaire à ses prédécesseurs sociaux-démocrates concernant le racisme, il développa au fur et à mesure des années une campagne politique antiraciste qui lui permit, en moins de vingt ans, de recruter des centaines d'ouvriers noirs et d'établir une base importante au sein de cette population. Notons que ceci fut la conséquence du croisement de trois processus : premièrement, l'immigration de masse des Noirs après la Première guerre mondiale et l'émergence d'une classe ouvrière noire politisée dans les États du Nord ; deuxièmement, l'importance de l'intervention de Lénine et de l'Internationale communiste dans les débats du Parti communiste américain ; et troisièmement, le travail d'un noyau de communistes noirs, l'*African Blood Brotherhood*, devenu influent dans cette organisation.

La Great Migration et les new negroes.

Au début du XXe siècle, les États-Unis étaient en pleine mutation. Cinquante ans après la Guerre de Sécession, ce pays était composé d'un Nord industriel en pleine effervescence avec des villes champignons, des niveaux de vie à la hausse, et un fort mouvement ouvrier – ça et là affluaient des immigrés du monde entier. Le Sud des États-Unis, dans lequel une aristocratie stable régnait sur les plantations, était à l'inverse encore très rural. Malgré le fait que l'esclavage ait été aboli par décret en 1865, existait après la phase de reconstruction un ré-établissement de la forme sociétale féodale, à partir de l'idéologie d'une hiérarchie des races. Un intense racisme venant du haut de l'échelle sociale, mais repris et diffusé par le bas, maintenait une séparation entre les paysans blancs pauvres et les paysans noirs pauvres — les contradictions de classe furent ainsi voilées par le racisme.

À partir de 1910 et encore plus pendant la Première guerre mondiale, des centaines d'afro-américains migrèrent du Sud vers les centres industriels du Nord fin de trouver du travail dans les nouvelles usines de la bourgeoisie nordiste. Comme l'immigration européenne était limitée durant la guerre et que les ouvriers blancs étaient massivement enrôlés dans l'armée, les capitalistes cherchèrent en urgence une nouvelle force de travail. Le grand capital travailla de concert avec la minuscule bourgeoisie noire dans le nord afin de monter une grande

campagne de propagande qui promettait prospérité et égalité aux Noirs dans les usines du nord des États-Unis. À Manhattan, par exemple, le nombre d'habitants noirs passa de 60 534 en 1910 à 109 133 en 1920. Cette *Great Migration* engendra la formation d'une classe ouvrière urbaine noire qui permit le développement d'une certaine conscience politique au sein de cette population. Cependant, la stagnation économique et la répression barbare du Sud empêcha pendant des années la formation d'une conscience politique chez les Noirs de cette région, qui se développa tout de même consécutivement au grand mouvement d'immigration précédemment évoqué. Le terme de *New Negro*, qui devint populaire à cette époque, exprima cette nouvelle conscience (les *New Negroes* ne voulaient plus accepter la domination, l'exploitation et la déshumanisation). De nombreux hommes noirs servirent également en tant que soldats en Europe, en tant que membres d'une armée strictement divisée racialement, et furent étonnés de constater qu'en Europe, ils furent clairement moins confrontés au racisme que dans leur pays.

Malgré cette immigration et le nombre important de travailleurs noirs dans les usines, les principaux syndicats n'accueillirent, jusque dans les années 1930, que des travailleurs blancs. C'est pour cela notamment que les premières années de cette radicalisation ne furent pas portées par le mouvement ouvrier, mais par d'autres organisations se revendiquant comme mouvements spécifiquement Noirs. Un nombre important des *New Negroes* rencontrèrent dans les grandes villes du nord des immigrés noirs des Caraïbes, ces derniers transmettant une certaine tradition anticoloniale et révolutionnaire dans leur nouveau pays. De cette rapide transformation découla en premier lieu la *United Negro Improvement Association* autour de l'immigré jamaïcain Marcus Garvey. Son groupe devint en l'espace de quelques années une organisation regroupant des millions de membres. La UNIA n'était pas la première organisation de Noirs, mais elle était clairement plus radicale que les autres et fut ainsi le premier point de contact pour les masses noires les plus radicalisées. Garvey dénonçait le racisme américain et plaidait pour une union mondiale de tous les Noirs, qui devraient retourner ensemble en Afrique. La UNIA était une sorte d'État en devenir, avec des organisations paramilitaires, une bureaucratie organisationnelle croissante ainsi qu'un réseau de magasins, posant de la sorte une base économique et sociale pour l'organisation. La réponse de Garvey au racisme était en substance un capitalisme noir, mais il attira tout de même de nombreux travailleurs noirs par la radicalité de son discours. Il se positionna par exemple contre une alliance entre les Noirs et la gauche blanche, mais également contre le fait que les travailleurs noirs se battent contre les capitalistes noirs pour de meilleurs salaires. Et à cause du racisme des syndicats et de la non-prise en compte du phénomène du racisme par les communistes, Garvey était tout de même beaucoup plus attrayant que ce que la gauche alors existante avait à offrir pour de nombreux jeunes Noirs qui ne voulaient plus vivre comme leurs parents et grands parents. Mais les perspectives de Garvey s'effondrèrent finalement à cause de leurs contradictions internes : beaucoup de ses magasins firent faillite et pour de nombreuses raisons, il ne fut jamais en mesure de réaliser ce retour vers l'Afrique tant souhaité. Après son échec face à la gauche blanche (et donc aussi face aux socialistes noirs) Garvey débuta des négociations avec le Ku Klux Klan (car Garvey, tout comme le KKK, souhaitait le retour des noirs en Afrique), ce qui engendra de nombreuses hostilités contre lui. En 1927, Garvey fut renvoyé en Jamaïque et son organisation s'effondra très rapidement.

Les communistes des États-Unis : les premières années

Les premières années du communisme états-unien furent chaotiques et marquées par des conflits entre différentes tendances ainsi qu'une prise de distance avec le reste de la gauche. En 1919, deux groupes se séparèrent du parti socialiste, suivant par là les suggestions de la nouvelle internationale communiste : le *Communist Party of America* (CPA) et le *Communist Labor Party* (CPL). Cette séparation, malgré un même objectif qui était de créer un parti ouvrier international aux États-Unis, ne dura que deux années, jusqu'à ce que, sous la pression de l'Internationale communiste, ces groupes s'unirent pour former le *Communist Party* (CP). Si ces premières années furent si turbulentes, c'est en partie parce que les communistes étaient forcés de travailler dans une semi-illégalité : le parti légal de l'Internationale communiste, le *Workers Party*, était un rassemblement de forces de gauche et radicales, dans laquelle le CP, officiellement illégal, pris pourtant le leadership. Cette situation compliqua les débats internes — déjà assez complexes — et la consolidation extérieure du parti. Les résultats escomptés ne furent pas au rendez-vous puisque le parti était principalement composé d'étrangers. La classe ouvrière américaine se forma, contrairement à l'Europe, de plusieurs groupes d'immigrés qui composèrent au sein du mouvement ouvrier plusieurs associations linguistiques et culturelles. Le SP était alors dominé par des immigrés d'Europe du nord et occidentale, le CP d'européens orientaux. Les deux organisations communistes comptaient ainsi à leur formation plus de 12 associations linguistiques – un historien du parti estime qu'en 1919

seulement 10% des 20 000 à 40 000 communistes organisés parlaient l'anglais. Et un seul (!) membre de cette organisation était noir. Et c'est pourquoi, avec une situation initiale aussi compliquée, les communistes ne furent quasiment jamais en mesure d'intervenir aussi efficacement qu'ils l'auraient souhaité dans la société.

La politique du jeune CP se laisse un peu mieux appréhender à travers un exemple de l'année 1919. Cette année fut marquée par d'importants conflits opposant les travailleurs et le capital, comme par exemple la grève générale dans la ville de Seattle ou encore la grande grève des mineurs. Au total, il y eut plus de grèves ouvrières en 1919 que pendant les six années qui allaient suivre. Les communistes ne participèrent que peu aux grèves, la presse du parti caractérisa celles-ci d'inutiles et appela les travailleurs à quitter leurs syndicats sur le champ, d'intégrer le parti communiste et de s'engager dans la révolution socialiste. Parallèlement à ces « conflits de classe » (*Klassenausseinanrderung*), la politique et la presse attisèrent une haine raciale contre les afro-américains et les communistes : durant ce qui fut appelé « l'été rouge » des blancs organisèrent dans plus de 30 villes de violents pogroms contre les Noirs. Dans une sorte de scénario cauchemardesque pour les socialistes et les gauches de toutes sortes, les luttes de la classe ouvrière furent freinées par le racisme — l'unité de la classe fut, ce contre quoi Marx avait déjà mis en garde, brisée par ce phénomène. Le gouvernement rejeta la responsabilité de ces pogroms sur les communistes et affirma que ceux-ci diffusaient de la propagande anticapitaliste et antiraciste chez les Noirs. Hélas, la réalité était tout autre — alors que des centaines de noirs organisèrent pour la première fois en 1919 des ripostes contre les pogroms, les socialistes et les communistes en restèrent éloignés. Les deux organisations communistes défendaient certes dans leurs propos l'idée selon laquelle tous les travailleurs avaient un même ennemi de classe, mais n'osèrent pas s'impliquer activement dans la lutte de la résistance noire.

Néanmoins, 1919 représenta un tournant par deux aspects : premièrement, deux organisations révolutionnaires avec des centaines de membres furent fondées, et deuxièmement, une conscience de lutte au sein de la population noire vit le jour — mais il fallut attendre encore quelque temps avant que ces deux phénomènes ne puissent converger.

Le rôle du Komintern

L'échec des partis sociaux-démocrates face à la Première guerre mondiale, tout comme le succès de la Révolution russe, provoquèrent une scission importante dans le mouvement ouvrier international. Les bolcheviques russes bâtirent, avec d'autres organisations similaires, l'Internationale communiste (le Komintern) afin de réunir les courants révolutionnaires du mouvement ouvrier dans une préfiguration de grand parti mondial. Dans ses premières années, le Komintern fit figure d'école de la stratégie et de la tactique révolutionnaires à un niveau difficilement imaginable aujourd'hui. Les partis membres de l'Internationale communiste, qui étaient composés de centaines de milliers de militants, avaient ainsi pour but de tenter d'exporter et d'étendre le processus révolutionnaire inauguré en Russie. Aussi, durant les premières années du Komintern, des débats fondamentaux, qui influencèrent profondément le mouvement ouvrier et la théorie marxiste, furent menés.

C'est en 1920, lors du 2^e congrès mondial du Komintern que ce dernier se pencha pour la première fois sur la « question nègre ». Lénine pria l'américain John Reed de tenir un court discours sur la situation des Noirs aux États-Unis. Reed décrivit la grande pauvreté et l'exploitation dont était victime la population noire et demanda à ce que les communistes américains prennent cette question plus au sérieux. Mais Reed en resta à la position classique consistant à dire que les Noirs devaient avant tout s'organiser en tant que travailleurs pour combattre l'exploitation. Cependant, Lénine et d'autres leaders bolcheviques étaient persuadés que leurs camarades américains devaient porter plus d'attention à la question du racisme et polémiquèrent ainsi avec eux. Il fallut attendre le 3^e congrès, pour qu'une commission consacrée à cette question soit formée ; celle-ci était censée s'intéresser principalement à la situation aux États-Unis et en Afrique du Sud. Plusieurs leaders communistes pensèrent ainsi que la question noire ne pouvait pas être séparée de la question coloniale. Le racisme aux États-Unis fut dans cette optique considéré comme s'apparentant au colonialisme ou à l'antisémitisme dans les pays européens — il divisait la classe ouvrière en plusieurs camps et était ainsi un véritable fléau pour le mouvement révolutionnaire. Et c'est pourquoi les communistes se devaient de le combattre activement¹³.

Lors du 4^e congrès mondial du Komintern, la « question nègre » fut débattue de manière plus importante. Pour la première fois, des communistes noirs du parti américain présentèrent eux-mêmes cette question. Claude Mc Kay,

un poète américano-jamaïcain connu et sympathisant du parti, dénonça le racisme caché et l'économisme de ses camarades, et demanda au parti ainsi qu'au Komintern d'organiser une offensive et un travail ciblé au sein de la population noire. Lénine et d'autres leaders bolcheviques soutinrent McKay. Ils savaient d'expérience l'importance du rôle que pouvaient jouer des minorités opprimées dans le combat contre la classe dominante et demandèrent à leurs camarades américains de tirer des enseignements de l'expérience des Noirs afin d'en tirer les conclusions nécessaires, et donc de prendre au sérieux leurs formes de lutte. Le congrès décida alors de créer une « résolution pour la question noire ». On pouvait y lire :

la question nègre est devenue une question vitale pour la révolution mondiale; l'Internationale communiste, qui a déjà observé l'aide primordiale que pouvaient apporter les peuples asiatiques, dans les pays semi-coloniaux, à la révolution prolétarienne, voit également le soutien des personnes noires comme absolument nécessaire pour la révolution prolétarienne et la destruction du pouvoir capitaliste¹⁴.

La résolution comportait ainsi 4 points majeurs :

1. Le 4e congrès reconnaît la nécessité de soutenir toutes les formes du mouvement nègre qui affaiblit ou combat le capitalisme.
2. L'Internationale communiste se battra pour l'égalité entre les races blanches et noires, pour les mêmes salaires et les mêmes droits sociaux et politiques.
3. L'Internationale communiste mettra tous les moyens en œuvre afin de forcer les syndicats à accepter des membres noirs ou alors, lorsque cette condition est déjà remplie, de mettre en œuvre une propagande spéciale pour que les nègres entrent effectivement dans les syndicats. Si tout ceci devait s'avérer impossible l'Internationale communiste organisera les nègres dans leurs propres syndicats afin de servir la théorie du front uni.
4. L'Internationale communiste va dès-à-présent entamer les démarches nécessaires pour organiser une conférence ou un congrès nègre¹⁵

Ces décisions constituèrent en de nombreux points un pas important pour le mouvement communiste et pour la lutte contre le racisme. Premièrement, il fut reconnu par les communistes que le combat contre le racisme était nécessaire à leur succès en tant que révolutionnaires socialistes — cette résolution ne laissait donc aucune place à l'économisme. Deuxièmement, les Noirs furent reconnus comme des *subjects actifs* de leur émancipation — alors qu'auparavant, de nombreux révolutionnaires passaient à côté de la spécificité des combats antiracistes et proclamaient abstraitement la nécessité de la lutte des classes, cette résolution mit l'accent sur la portée et la valeur intrinsèques des luttes antiracistes. Les luttes des Noirs furent ainsi soutenues de manière effective. Troisièmement, une orientation concrète pour le travail politique fut proposée : la lutte contre le racisme au sein des syndicats. Il fut considéré que ce ne sera uniquement qu'après l'anéantissement du racisme au sein du mouvement ouvrier qu'il sera possible d'envisager une union entre les travailleurs noirs et blancs autrement que sur un plan idéologique. Ces trois points permirent effectivement des progrès politiques notables par rapport à l'attitude passive de la social-démocratie. Bien évidemment, ces décisions ne furent pas mises en œuvre par les militants du jour au lendemain, mais néanmoins, elles permirent de prendre une autre direction stratégique pour les partis communistes et posèrent ainsi certains fondements politico-théoriques fondamentaux pour la période à venir. Le quatrième point, demandant la mise en place d'un congrès international de communistes noirs, ne fut par contre traduit dans les faits que très difficilement — il ne fut organisé que 8 ans plus tard, en 1930, à un moment où le Komintern était déjà largement devenu un instrument de la politique étrangère soviétique¹⁶.

Les premiers communistes noirs

Même si cette résolution adoptée par le Komintern lors de son 4 e congrès permit au CP des progrès sur le plan théorique, leur travail pratique restait hélas, comme nous l'avons mentionné plus haut, bien en retrait. La situation sociale et politique des États-Unis permit cependant, indépendamment du CP, l'émergence de nouvelles forces politiques au sein de la population noire qui joueront un rôle clé dans le travail antiraciste communiste. Ce fut le

cas par exemple de la *African Blood Brotherhood* (ABB), fondée en 1919, qui était un cercle semi-clandestin, relativement petit, composé majoritairement d'immigrés des Caraïbes. Ce groupe était actif à New-York, au *Socialist Party*, et publiait le journal *Crusader*. Il oscilla durant ses premières années entre la coopération avec les socialistes, qui menaient comparativement à d'autres endroits une relativement bonne politique concernant la question du racisme, et leurs sympathies pour les bolcheviques et la révolution d'Octobre. Même si l'ABB n'avait pas une théorie ou une politique « marxiste » au sens moderne du terme, c'était la première organisation noire à relier le racisme à la question des classes dans ses publications¹⁷.

L'ABB fut exclue dès 1919 par les socialistes, mais tenta tout de même activement de garder le contact avec le parti à New-York. Cependant, à cette époque, la direction du CP ne s'intéressa pas particulièrement à l'ABB, encore moins à l'anti-racisme, et n'avait jusqu'alors fait aucun effort pour recruter des Noirs dans le parti. C'est pourquoi ce petit régiment de révolutionnaires noirs montra un incroyable courage et une conscience politique hors-norme lorsqu'il décida d'entrer dans le parti en 1921. Puisque le parti ne menait pas encore de travail politique sur cette question, ceux-ci se retrouvèrent sur des positions minoritaires, au sein d'une organisation comptant des milliers de membres. Et ce fait fut renforcé par leur statut de petit contingent noir au sein d'une organisation majoritairement composée d'immigrés d'Europe de l'Est qui ne parlaient le plus souvent pas la même langue qu'eux. Qu'est ce qui motiva alors une telle fraction en apparence isolée et minoritaire à s'engager dans une telle voie ? Cyril Briggs, l'un des fondateurs de l'ABB raconta par la suite que l'été rouge l'avait amené à saisir le lien entre le racisme et le capitalisme : si les travailleurs blancs et noirs avaient combattu ensemble, ils auraient pu gagner. Au lieu de cela, ils furent montés les uns contre les autres et tous y perdirent. Briggs remarqua également que la presse dénonça les communistes comme des défenseurs de l'antiracisme et les traita de « Bolcheviques ». Briggs déclara à ses camarades : « Si le combat pour l'égalité des droits, signifie être bolchevique, alors nous sommes des bolcheviques¹⁸. »

L'ABB intégra donc le CP, malgré la faiblesse de son travail antiraciste, dans la mesure où ses membres voyaient chez les bolcheviques le premier parti combattant sur des bases révolutionnaires conséquentes pour la liberté de tous les dominés¹⁹. Leur adhésion fut une tentative (fructueuse) d'établir des contacts avec le communisme international. Après l'adhésion de l'ABB au CP, plusieurs de ses cadres firent le voyage pour Moscou afin de recevoir des conseils et des soutiens dans leur lutte de la part de Trotski et d'autres leaders politiques du Komintern, ceci afin de réorienter la politique du parti. Trotski se concerta avec les délégués noirs du Komintern et conseilla à Claude McKay d'écrire un livre sur la situation²⁰, *The Negroes in America*²¹. Ce dernier analysa et critiqua la complaisance de la direction du parti par rapport à cette question. Même si le livre ne fut publié que plusieurs dizaines d'années plus tard, le seul fait qu'il fut écrit provoqua de larges débats au sein de l'organisation.

La présence des membres de l'ABB fut ainsi primordiale pour le CP, qui put ainsi montrer au monde qu'il prenait la question noire au sérieux. En effet, un parti sans militants noirs n'aurait pas été très crédible dans ses revendications. Même si ce parti mit une dizaine d'années pour organiser une base importante de militants noirs, les membres de l'ABB y jouèrent tout de même un rôle non négligeable jusque dans les années 1940. Plusieurs d'entre-eux devinrent des leaders importants du parti new-yorkais. Ainsi, Briggs et d'autres membres de l'ABB bâtirent petit à petit des structures du parti pour organiser les militants noirs. Ainsi, ils se battirent logiquement pour une nouvelle orientation stratégique dans le CP. Insistons sur l'importance de l'intervention de l'ABB au sein de cette organisation, sans laquelle cette dernière ne serait vraisemblablement pas arrivée aux mêmes positions politiques.

La percée

Au cours des années 1920, le CP se rapprocha lentement des mouvements noirs. Même si ce parti ne recruta pas beaucoup d'ouvriers noirs, il soutint l'organisation de travailleurs et de paysans noirs contre les discriminations au sein des syndicats à travers l'organisation *American Negro Labor Congress* (ANLC). Le chauvinisme et l'occultation de la question raciale (*Farbenblindheit*) que l'on pouvait trouver dans le parti Socialiste et le jeune parti communiste furent peu à peu contrecarrés, même s'ils ne disparurent jamais totalement. Mais parallèlement à ces évolutions, débuta au sein du Komintern une transformation politique fondamentale et problématique. Avec l'échec de la révolution russe, le Komintern ne devint plus qu'un instrument de la bureaucratie stalinienne. Son orientation politique fut de moins en moins mise au service de la révolution mondiale socialiste et de plus en plus

au service de la politique étrangère soviétique. L'un des premiers symptômes de cette dégénérescence, fut l'expression soviétique de la théorie du *Black Belt* de 1928, dans laquelle Moscou proclamait que les communistes devaient encourager la création d'une république noire indépendante, où la population noire serait majoritaire, dans le sud des États-Unis. Cette requête était en réalité une sorte de transposition de la définition stalinienne de la Nation chez les Afro-Américains. Jusqu'alors, aucune organisation noire aux États-Unis n'avait fait une telle revendication (les mouvements indépendantistes afro-américains réclamaient un retour en Afrique mais pas de république en Amérique du Nord). Des millions de Noirs du Sud étaient en train de migrer vers le Nord et de devenir des ouvriers industriels. Ainsi, l'idée de fonder une république noire à l'endroit même qu'ils venaient de quitter ne pouvait les convaincre et cette revendication du Komintern ne devint jamais réellement populaire. Elle fut quasiment ignorée par les militants du parti, et était également un signe de la manière dont la politique opportuniste du Komintern stalinisé allait influencer négativement le parti.

Lorsque la crise mondiale éclata, en 1929, le CP fut pour la première (et dernière) fois de son histoire organisé de manière à devenir un moteur central de la lutte des classes. Le Komintern, qui était de plus en plus dominé par les bureaucrates russes, proclama la théorie de la « troisième période » — selon les leaders du Komintern, le devoir suprême de tous les communistes était de créer et structurer leurs propres partis. Les sociaux-démocrates et d'autres militants de gauche étaient dans cette optique considérés comme des « sociaux-fascistes » qu'il fallait combattre. Cette position vis-à-vis d'autres organisations fut, rétrospectivement, une erreur absurde, mais à cause du conservatisme et du racisme qui régnait au sein de l'*American Federation of Labor* (AFL) les ouvriers les plus radicalisés avaient tout de même tendance à adhérer en masse au CP. Ce dernier prenait en effet au sérieux tout autant la lutte contre le racisme dans la société qu'au sein du parti et du mouvement ouvrier, de même qu'il défendait en parallèle la perspective d'une révolution socialiste de la classe ouvrière entière comme seule possibilité d'émancipation. Grâce à cette articulation entre lutte antiraciste et lutte de classe, le parti représentait un pôle de regroupement pour les milliers de Noirs radicalisés (qui connaissaient une véritable effervescence politique, entre conflits de classe et nationalismes noirs), ainsi que pour des dizaines de milliers d'ouvriers blancs gagnés à la nécessité des politiques antiracistes et révolutionnaires.

Le travail politique du CP fit alors un saut qualitatif en 1931 avec la campagne pour les *Scottsboro Boys* – neuf jeunes noirs qui furent accusés à tort d'avoir violés deux filles blanches à Scottsboro (Alabama). Le procès fut dès le départ une farce, ce à quoi l'on pouvait s'attendre dans le sud profond. Le CP devint très rapidement actif sur cette question. L'organisation mit à disposition des avocats pour les accusés et mit en route une campagne de masse pour soutenir les neufs hommes. Le CP entra ainsi en conflit avec le mouvement noir « officiel » et établi, représenté essentiellement par la *National Association for the Advancement of Colored People* (NAACP). La NAACP défendait en effet une stratégie juridique, qui refusait l'affrontement politique, et ne pouvait accepter par conséquent l'intervention des communistes sur cette question. Les leaders du CP quant à eux voyaient là l'occasion d'attaquer la NAACP et de prouver l'efficacité de leur stratégie antiraciste. Il transforma rapidement l'ANLC en une nouvelle organisation qui se concentra sur la politisation et l'organisation des noirs, la *League of Struggle for Negro Rights*. Cette dernière organisa dans de nombreuses villes des manifestations et des rassemblements, afin de montrer leur solidarité avec les accusés de Scottsboro. Par exemple, les mères de Scottsboro participèrent à une campagne à travers tout le pays en collaboration avec le CP.

Le CP utilisa cette période afin de consolider leur travail politique antiraciste – il utilisa le scandale du procès de Scottsboro comme prétexte pour mener une campagne contre la marginalisation des Noirs parmi les jurés et ils organisèrent des groupes pour défendre les Noirs des lynchages dont ils étaient victimes. À Harlem, par exemple, des communistes majoritairement blancs organisèrent une manifestation contre la « justice du lynchage » (*Lynchjustiz*), mobilisation qui s'élargit en quelques heures à environ 3 000 ouvriers noirs. L'empressement des communistes blancs à se battre aux côtés des Noirs et de les défendre contre la violence raciste fut à l'époque perçue comme la preuve que tous les blancs n'étaient pas racistes et qu'une alliance entre travailleurs blancs et noirs était possible. Mais c'est aussi parce que les organisations afro-américaines bourgeoises ne montaient aucun mouvement que le CP gagna en influence, jusqu'à la fin de l'année 1931, au sein de la population noire à New-York et dans d'autres grandes villes. La *League* enrôla de nombreuses personnalités noires éminentes et le parti devint alors un élément primordial de la vie noire aux États-Unis. Dans certains cas, le CP alla même jusqu'à dénoncer publiquement les agissements racistes en son sein, comme par exemple en 1931, lorsque certains membres blancs du CP décidèrent d'exclure d'une section du parti des militants noirs en raison de leur couleur de peau. Le parti organisa ainsi un meeting en plein Harlem devant des milliers de spectateurs afin de montrer

clairement que le racisme au sein de l'organisation ne pouvait être toléré.

Le CP développa donc également sa politique antiraciste au sein même du mouvement ouvrier. Dans les années 1920, le Parti mettait encore en garde contre les ouvriers noirs susceptibles d'être engagé comme briseurs de grève et avait à l'époque une attitude encore très paternaliste envers eux. Dans les années 1930 il n'en était plus ainsi — le CP tenta d'incorporer les ouvriers noirs dans les luttes sociales et dans les syndicats. Il permit d'unir ainsi les travailleurs blancs et noirs dans les grandes manifestations de chômeurs de 1930 et organisa plusieurs milliers d'entre eux dans des campagnes contre les expulsions de logement. Durant l'essor économique des années 1920, il était généralement plus difficile de mettre en avant les intérêts communs entre les ouvriers noirs et les ouvriers blancs, car les blancs travaillaient effectivement pour de meilleurs salaires et sous de meilleures conditions, ce qui créait d'inévitables tensions. Cependant, en période de crise économique, le parti réussit assez clairement à mettre en avant les intérêts communs des travailleurs et à faire avancer la lutte antiraciste. Le CP veilla aussi à ce que les mouvements sociaux soutiennent clairement les revendications des travailleurs noirs (contre les discriminations, pour l'égalité salariale, etc. ...). Mais le Parti pratiqua également l'antiracisme dans les rapports quotidiens au sein de l'organisation — par exemple à travers des fêtes et des bals censés rapprocher les membres noirs et blancs de l'organisation, mais également à travers l'adoption de mesures sévères envers les communistes blancs ayant un comportement raciste. Il s'efforça ainsi de mettre en place une atmosphère ouverte et solidaire pour les Noirs et ne se faisait aucune illusion quant à l'idéologie raciste persistante, encore très présente dans les têtes de nombreux blancs. Même si la tactique de la troisième période — un fort radicalisme verbal et des attaques sectaires contre tous les alliés potentiels — empêcha la formation d'un front unique contre la classe dominante et isola encore plus le parti, l'expérience des années 1930 de ce dernier nous offre un aperçu de ce qui aurait pu être fait avec une organisation démocratique et réellement révolutionnaire.

Dans le Sud, où le racisme était ancré bien plus profondément dans la culture et où le climat politique était si hostile que beaucoup de syndicats n'osaient même pas organiser les travailleurs blancs, le CP gagna rapidement la réputation d'être le parti luttant le plus sérieusement pour l'égalité et contre le racisme. La classe dominante du Sud s'appuya sa domination après la Guerre de Sécession sur un système d'exploitation aiguë, par lequel les violences racistes permirent de diviser travailleurs noirs et travailleurs blancs et de maintenir par là les salaires à un bas niveau. Par conséquent, un parti souhaitant une union révolutionnaire entre ces deux groupes représentait une menace particulière pour l'ordre dominant. Le parti ne fut cependant jamais en mesure de bâtir une organisation de masse pour les Noirs du Sud. Néanmoins, il démontra par son travail politique à Birmingham (Alabama) quel potentiel le parti pouvait avoir à cette époque là. Tout comme dans le nord, ils se concentrèrent sur les mouvements de chômeurs, mais avec cette particularité notable d'une base militante majoritairement composée d'ouvriers noirs.

Durant la profonde crise économique de 1930, la famine devint à nouveau un phénomène de masse. Dans le Sud, le CP était en général la seule organisation à organiser une résistance et à réclamer une alimentation de base. Cela permit de développer, parmi la partie de la population auprès de laquelle il menait un travail d'agitation et qu'il tenta d'organiser, une première forme de conscience antiraciste. C'était par ailleurs très souvent la première fois que des Noirs et des Blancs parlaient d'égal à égal. Aujourd'hui, il est difficile de s'imaginer ce que symbolisait cette période, entre autre car nous ne connaissons pas un tel racisme. Mais pour les Américains de l'époque, il était à peine croyable qu'il puisse exister une organisation dans laquelle des hommes blancs et des femmes noires puissent s'organiser. Le parti bâti ainsi des structures afin de former et d'intégrer les militants et il prit ainsi (comme partout à la même époque) un essor important. Cependant, à cause d'une répression étatique agressive et d'un racisme fortement ancré, le CP n'eut pas les mêmes succès dans le Sud que dans le Nord, du moins d'un point de vue quantitatif. Il n'en demeure pas moins qu'il fascina des milliers de personnes par son combat contre la domination, la pauvreté et l'exploitation. Il n'est pas exagéré d'affirmer qu'à l'époque, le parti changea profondément la vie de milliers de personnes et ouvrit de nouvelles perspectives politiques, qui allaient préparer la voie à de nouveaux mouvements.

Le déclin

L'histoire du CP est, comme celle de beaucoup de partis communistes des années 1930, une tragédie historique. Malgré le potentiel unique qu'il avait pour la formation d'un mouvement révolutionnaire de masse, le parti échoua à cause de son incapacité à développer une stratégie indépendante de Moscou. Ceci malgré le fait que,

notamment à partir de 1933, le mouvement ouvrier connut un développement important aux États-Unis. Par exemple, le nombre de grèves tripla en 1934 et atteignit son summum en 1937 avec 4 470 grèves annuelles. Dans le même temps, le nombre d'adhérents à des syndicats progressa fortement et passa de 2,6 à 7,3 millions. Les ouvriers noirs formèrent ainsi une minorité non négligeable dans de nombreuses entreprises et syndicats et le parti était, avec ses 7 000 membres noirs qu'il comptait, en bonne position pour gagner en influence au sein du mouvement ouvrier. Parallèlement se forma au sein du mouvement syndical une résistance contre le conservatisme de l'AFL. Les luttes ouvrières dans les années 1930 avaient éveillé de nouvelles dynamiques dans les syndicats, face auxquelles l'AFL ne pouvait pas lutter. Les pans les plus combatifs du mouvement ouvrier formèrent en 1936, avec l'aile gauche de la bureaucratie syndicale, la toute nouvelle *Conference of Industrial Organization* (CIO). Comme les communistes étaient considérés comme les meilleurs organisateurs et militants du mouvement ouvrier, les leaders du CIO laissèrent le CP jouer un rôle important en son sein. La gauche politique gagna à cette époque en influence dans la société américaine et le mouvement ouvrier progressait toujours plus — une situation idéale pour l'affirmation hégémonique du CP.

Mais en 1935, le Komintern changea complètement de position vis-à-vis de Roosevelt, de la social-démocratie et de la lutte des classes dans son ensemble — la troisième période était dorénavant terminée. Après sept ans de distanciation accrue vis-à-vis du reste de la gauche, l'ordre donné par Moscou était désormais de créer des alliances antifascistes les plus larges possibles. Le CP passa brutalement d'une position de classe conséquente à un soutien de gauche au gouvernement Roosevelt. La *League of Struggle* fut dissoute et laissa sa place à une nouvelle organisation, le *National Negro Congress* (NNC). Alors que la *League* était sur des positions de gauche conséquentes, et représentait l'aile la plus radicale du mouvement, le NNC fut une alliance de plusieurs organisations et partis largement intégrés au jeu politique bourgeois. Afin de ne pas effrayer ce milieu, le parti adoucit sa politique et son programme. Une bonne illustration de ce revirement fut le nouveau slogan du parti : « Le communisme est l'américanisme du XX^{ème} siècle ». Comme tous les partis communistes sous l'influence de Staline, le parti essaya de s'appuyer sur des traditions nationalistes et patriotiques, des drapeaux américains remplaçant ainsi les faucilles et les marteaux.

Et dans un pays aussi raciste que les USA, il était impossible pour un parti de gauche de soutenir le gouvernement en place sans avoir à trahir ses propres principes. Même si les communistes menaient encore un important travail en 1936 et 1937 et organisèrent des milliers d'ouvriers noirs dans le nouveau syndicat CIO, ils se laissèrent instrumentaliser et devinrent les « partenaires » (*Juniorpartner*) des démocrates et des syndicats. Ils continuèrent cependant à recruter massivement mais n'arrivèrent pas, malgré leur force, à influencer le mouvement et encore moins à défier le gouvernement. Lorsque le pays fut secoué par des grèves d'une force qu'il n'avait encore jamais connue, en 1937, le parti fut même prêt à freiner le mouvement. Même si le parti de Roosevelt, le Parti démocrate, se positionnait souvent de manière extrêmement raciste dans le sud et camouflait des lynchages, le CP soutenait sa candidature aux élections pour le congrès. Ainsi, le CP devint timoré dans certaines discussions avec d'éventuels alliés dès qu'il s'agissait de la question du racisme, afin de ne pas mettre en danger « l'union nationale » (*Volksfront*). Cette succession de compromis déçut de plus en plus d'adhérents. Mentionnons un fait particulièrement révélateur à cet égard : apprendre que l'Union-Soviétique stalinienne avait mis en place certaines relations commerciales avec le régime mussolinien (pour ce qui concerne le pétrole et l'acier notamment), provoqua le départ en masse d'un grand nombre de membres du CP. De même que le pacte germano-soviétique fit perdre un crédit important pour le NCC et le CP.

Lorsqu'en 1941, le parti changea encore une fois sa ligne et soutint à nouveau Roosevelt, il devint clair que sa stratégie ne pouvait être qualifiée autrement que comme opportuniste. Les leaders du parti soutinrent auprès des militants noirs qu'ils devaient revenir sur la radicalité de leur positions antiracistes jusqu'à la défaite du fascisme. Mais l'après-Deuxième Guerre mondiale marqua la fin des illusions. Le CP affaibli ne fut pas en mesure de faire face à la répression politique des années 1950 — la chasse aux sorcières menées durant l'ère McCarthy anéantit quasiment le parti. Ce dernier devint ainsi rapidement une force politiquement inexistante qui, exception faite de figures telles que Angela Davis, n'arriva plus jamais à s'appuyer sur une base au sein de la population noire (où même au sein de la classe ouvrière).

Que reste-t-il ?

Le stalinisme bloqua pendant des décennies toute perspective révolutionnaire socialiste, et ses conséquences

historiques sont encore bien présentes aujourd'hui si on les rapporte par exemple à la faiblesse de la gauche révolutionnaire américaine. Même si le marxisme, avec C.L.R. James et d'innombrables autres figures, élaborait et développa une théorie originale du racisme, il s'avéra incapable d'organiser les dominés en un mouvement de masse, comme l'avaient fait les communistes dans les années 1920 et 1930. La confusion de certaines positions au sein de la gauche radicale mena le plus souvent, après la chute du CP, à de terribles conséquences politiques. Un bon exemple de ce fait est le mouvement des *Black Panthers* qui, certes développait une praxis révolutionnaire, mais qui s'identifiait sur le plan théorique au maoïsme et à l'idéologie nord-coréenne du Juche. Ces théories étaient des caricatures du marxisme et n'étaient pas en mesure d'offrir un cadre théorico-politique efficient. Pour le travail politique, ils ne représentaient pas une base suffisante pour donner à l'action globale une orientation réaliste. L'accent qu'ils mettaient sur les facteurs subjectifs semblait très radical à cette époque, car il apparaissait comme une réponse au stalinisme du CP. Mais leur popularité ne dura que le temps de la vague radicale des années 1960 et 1970. Lorsque, à la fin des années 1970, plusieurs luttes furent perdues, la gauche radicale vit ses forces diminuer et la classe dominante repartit à l'offensive ; d'innombrables marxistes en aboutirent à l'invalidation de ce cadre théorique et se tournèrent vers différentes formes et variantes du réformisme. La classe ouvrière n'était alors plus considérée comme centrale et de nouvelles théories, qui appréhendaient les dominations comme des sphères parallèles à la lutte des classes, s'imposèrent — le capitalisme n'apparaissait alors plus que comme une domination structurelle parmi d'autres. Mais ces approches ne furent cependant pas non plus en mesure de mobiliser de nouveaux mouvements de masse ou de mieux organiser des mouvements sociaux, la gauche radicale américaine se rétrécissant en effet toujours un peu plus. Aujourd'hui, cette gauche radicale se retrouve à nouveau devant le défi de transformer de petits groupes et collectifs en une organisation de masse luttant contre toutes les formes de domination et pour la révolution socialiste. Mais pour cela, nous avons besoin d'une analyse de ces différentes formes de domination et d'une praxis politique qui lui corresponde.

Il n'est pas exact et satisfaisant de considérer le marxisme comme un réductionnisme, tout comme il n'est pas exact et satisfaisant de considérer qu'il n'en partagerait aucune des caractéristiques. Le marxisme, au sens de Marx, n'a jamais été une liste de règles strictes mais une théorie ouverte et libre que l'on retrouve dans des débats et des développements constants. Il exista donc des marxistes qui ne considéraient le racisme que comme un problème secondaire. Mais il en exista beaucoup d'autres qui contredirent cette affirmation et qui développèrent diverses théorisations en conséquence. Lorsque nous lisons aujourd'hui Lénine ou d'autres théoriciens de la même époque, certaines formulations peuvent sembler plus ou moins vieilles tandis que d'autres frappent par leur actualité ; mais nous pouvons toujours nous rapporter à leur méthode : nous devrions appréhender le marxisme comme une théorie libre, dynamique et en perpétuel développement, qui nous aide en tant que socialistes révolutionnaires à comprendre notre réalité et à agir stratégiquement. L'affirmation de Lénine selon laquelle les combats contre la domination auraient une valeur en eux-mêmes et seraient ainsi un pan indispensable d'une lutte des classes victorieuse, reste toujours actuelle.

Depuis l'époque de Lénine, de l'eau a coulé sous les ponts. Aujourd'hui, il existe des luttes et des entreprises théoriques se rapportant à différentes formes de domination que les bolchéviques ne pouvaient bien évidemment anticiper. Exactement de la même manière que Lénine était disposé à analyser des éléments nouveaux et à les prendre en compte pour la praxis, nous devrions également être ouverts à de nouvelles évolutions. Nous affirmons toujours que l'organisation politique de la classe ouvrière est une modalité fondamentale de l'émancipation universelle — dans les faits cette perspective est l'une des contributions les plus importantes au marxisme. Il s'agit donc pour nous, avant d'envisager la réalisation de cette perspective, de mener et d'articuler différents combats afin d'aboutir à la constitution d'une nouvelle subjectivité révolutionnaire opérante. Pour mener à bien ce processus semé d'embûches, un marxisme non-dogmatique et conscient de son histoire est nécessaire, afin de rendre les leçons passées efficientes pour aujourd'hui.

L'expérience du Parti communiste des États-Unis nous montre avant tout qu'il est possible d'articuler les luttes contre les dominations aux luttes contre l'exploitation et pour le socialisme. Le parti a pris l'initiative de mener des luttes antiracistes afin de rendre possible l'organisation des Noirs au sein des syndicats, alors que d'autres organisations de gauche étaient désarmées face à l'antiracisme. Ces luttes étaient d'une importance primordiale pour élever la conscience politique des Noirs et lutter contre le racisme au sein du mouvement ouvrier. Là où le parti n'arriva pas à briser le racisme des syndicats, il tenta de soutenir l'organisation autonome des Noirs, afin de mettre la pression sur les syndicats et le mouvement. Il ne pouvait que gagner un certain respect à travers

cette position, qu'il reperdit très vite, tant qu'il restait indépendant de la politique extérieure soviétique. Lorsque le parti atteignit le summum de sa puissance, il réussit à enrôler des milliers de Noirs dans les syndicats. Ici, le potentiel, hélas perdu depuis, du parti apparaît clairement : une classe ouvrière militante et combative avec un noyau de 10 000 révolutionnaires organisés, qui étaient en mesure de mener et de gagner les luttes politiques et idéologiques au sein de la classe ouvrière. Une telle organisation n'existe aujourd'hui ni aux États-Unis, ni ailleurs dans le monde. Mais nous avons besoin d'organisations qui soient capables et prêtes à lutter contre toutes les formes de domination, avec l'objectif ultime de représenter et d'organiser la future classe révolutionnaire, articulant intérêts/objectifs spécifiques et perspective politique émancipatrice globale.

Une dernière leçon importante vient de l'expérience de l'ABB. Celle-ci nous montre que même la meilleure théorie ne sert à rien tant qu'elle n'est pas aussi portée et mise en pratique par les dominés eux-mêmes. Les mouvements de masse, et en particulier les cadres révolutionnaires qui lui sont liés, ne surgissent pas du néant, au moment où il y a une crise, mais se construisent et se forment sur le long terme. Une organisation révolutionnaire, qui prend son devoir vraiment au sérieux, doit s'efforcer de recruter et d'organiser les franges les plus dominées d'une classe sociale. Et un tel travail politique doit toujours être orienté en fonction d'une conjoncture précise. Les historiens ne s'accordent pas eux-mêmes sur la manière dont fonctionnaient exactement les structures de l'ABB ; c'est donc peu dire que le travail du CP ne nous offre donc pas de recette « miracle », mais elle nous montre qu'au sein d'une organisation politique, des structures indépendantes pour que s'organisent les dominés sont nécessaires. Si nous avons besoin de telles structures et si celles-ci peuvent fonctionner, elles doivent être le fait des premiers concernés.

L'idée selon laquelle les idéologies des dominés fragmenteraient la classe ouvrière, que le poison du racisme affaiblirait l'ensemble des résistances, ne devrait pas nous rendre pessimistes. Ce n'est pas comme si aucun mouvement ou organisation ne s'était jamais dressé contre ce fait. L'histoire trop longtemps occultée des communistes noirs et blancs aux États-Unis dans les années 1920 et 1930, qui montèrent ensemble une organisation dynamique et combative, malgré les limites politiques et les erreurs inhérentes à toute pratique révolutionnaire concrète, s'impose comme un legs fondamental pour nos luttes. Elle mérite et nécessite d'être transmise tant elle peut être une grande source d'inspiration pour tous les militantes et militants qui envisagent les luttes contre l'exploitation et la domination comme inséparables.

Version originale : « »... dann sind wir eben Bolschewisten ! ». Antirassistische Politik der US-amerikanischen Kommunistischen Partei in den 1930er Jahren », *Theorie21*, 1/2014, 3ème année, n°4, www.marx21.de.

Traduction de l'allemand par Selim Nadi avec l'aimable autorisation de l'auteur.

Bibliographie :

Adi, Hakim, « Pan-Africanism and Communism : the Comintern, the 'Negro Question' and the First International Conference of Negro Workers, Hamburg 1930 », *African and Black Diaspora : An International Journal*, n°2, volume 2, 2008.

Anderson, Kevin, *Marx at the Margins : On Nationalism, Ethnicity, and Non-Western Societies*, University of Chicago Press, 2010.

Berland, Oscar, « The Emergence of the Communist Perspective on the 'Negro Question' in America : 1919-1931 », *Science & Society*, n°4, volume 4.

Bernstein, Eduard, *Les présupposés du socialisme*, Seuil, 1974.

Callinicos, Alex, « Karl Marx über die Ursachen des Rassismus », *theorie21*, n°2.

Cliff, Tony, *Rosa Luxemburg*, archives internet marxistes, <http://www.marxists.org/archive/cliff/works/1959/rosalux/> (consulté le 14 Mars 2014).

- D'Amato, Paul, « The Communist Party and Black Liberation in the 1930s », *International Socialist Review*, http://www.isreview.org/issues/01/cp_blacks_1930s.shtml (consulté le 14 Mars 2014).
- Dawahare, Anthony, *Nationalism, Marxism and African American Literature Between the Wars : A New Pandora's Box*, University of Mississippi Press, 2003.
- Debs, Eugene V., « The Negro in the Class Struggle », *International Socialist Review*, n°5, volume 4.
- Draper, Theodore, *The Roots of American Communism*, Transaction Publishers, 2003.
- Hallas, Duncan, *Die Rote Flut*, edition aurora, 1985.
- Kelley, Robin D.G., *Hammer and Hoe : Alabama Communists During the Great Depression*, University of North California Press, 1990.
- King, Shannon, « State Violence and Black Resistance during World War I and the 1920s », *Binghamton Journal of History*, <http://www2.binghamton.edu/history/ressources/journal-of-history/docs/stateviolenceandblackresistance.doc> (consulté le 14 Mars 2014).
- Lénine, Vladimir, « Das revolutionäre Proletariat und das Selbstbestimmungsrecht der Nationen », *Werke*, volume 2, 1984.
- Lénine, Vladimir, « La révolution socialiste et le droit des nations à disposer d'elles-mêmes », archives internet marxistes, <http://www.marxists.org/francais/lenin/works/1916/01/19160100.htm> (consulté le 14 Mars 2014).
- Marx, Karl, « Die künftige Ergebnisse der britischen Herrschaft in Indien », *MEW*, volume 9, 1960.
- Marx, Karl, « A Abraham Lincoln, président des États-Unis », archives internet marxistes, <http://www.marxists.org/francais/marx/works/1864/12/km18641230.htm> (consulté le 14 Mars 2014).
- Marx, Karl, « Statuts de l'association internationale des travailleurs », archives internet marxistes, <https://www.marxists.org/francais/marx/works/1864/00/18640000.htm> (consulté le 14 Mars 2014).
- McKay, Claude, *The Negroes in America*, National University Publications, 1979.
- Miller, Sally M., « The Socialist Party and the Negro, 1901-20 », *The Journal of Negro History*, n° 3, volume 2.
- Naison, Mark, *Communists in Harlem During the Depression*, University of Illinois Press, 2006.
- Ottanelli, Fraser, *The Communist Party of the United State : From the Depression to World War II*, Rutgers University Press, 1991.
- Protokoll des 4. Kongresses der Kommunistischen Internationale, 1923, vom 5. November bis zum 5 Dezember 1922*, Verlag der Kommunistischen Internationale.
- Robinson, Cedric J., *Black Marxism : The Making of the Black Radical Tradition*, University of North Carolina Press, 2005.
- Shawki, Ahmed, *Black and Red. Les mouvements noirs et la gauche américaine, 1850-2010*, éditions Syllepse, 2012.
- Solomon, Mark, *The Cry Was Unity : Communists and African American, 1917-1936*, University of Mississippi Press, 1998.
- Stalin, J.W., *Le marxisme et la question nationale et coloniale*, http://communisme-bolchevisme.net/download/Staline_Le_marxisme_et_la_question_nationale_et_coloniale.pdf (consulté le 15 Mars 2014).
- Tse-Tung, Mao, *De la contradiction*, <http://maozedong.fr/contradiction.pdf> (consulté le 15 Mars 2014).

Zips, Werner et Kämpfer, Heinz, *Nation X : Schwarzer Nationalismus, Black Exodus & Hip-Hop*, Promedia, 2001.

Zumoff, Jacob Andrew, *The Communist International and the Communist Party in the United State 1919-1929*, thèse de doctorat, Université de Londres, 2003.

Zumoff, Jacob Andrew, « The African Black Brotherhood : From Caribbean Nationalism to Communism », *The Journal of Caribbean History*, volume 41, n°1-2.

Zumoff, Jacob Andrew, « The American Communist Party and the »Negro Question « from the Founding of the Party to the Fourth Congress of the Communist International », *Journal for the Study of Radicalism*, volume 6, n°2.